

Le
colonel
ne dort pas

Emilienne Malfatto

Roman

Éditions
du sous-
sol

*À moi le langage ténébreux des suppliciés
sur la chaise électrique
le vocabulaire ultime des guillotinéés
l'existence est un œil crevé
Que l'on m'entende bien un œil qu'on crève à
tout instant
le harakiri sans fin
F'enrage à voir le calme idiot
qui accueille mes cris*

Aragon

C'était un spécialiste.

Pierre Messmer

à propos de l'envoi de Paul Aussaresses
à Fort Bragg en qualité d'instructeur de
"techniques de contre-insurrection"

*Ô vous tous
puisqu'il faut que je m'adresse à vous
que je ne peux plus vous ignorer
puisque vous êtes devenus les sombres seigneurs
de mes nuits
puisque vos ombres et vos cris
résonnent dans mes ténèbres
puisque les Hommes-poissons
ont pris possession de mes rêves
vous tous je m'adresse à vous
mes victimes mes bourreaux
je vous ai tués tous
chacun de vous il y a dix ans ou*

dix jours

ou ce matin

*et depuis je suis condamné à continuer
de vous tuer
chaque fois à chaque nouveau mort
j'augmente ma peine ma*

condamnation sans appel

*perpétuité
perpétuité
comme vous les Hommes-poissons
je vous revois flotter
dans l'eau grisâtre
flotter
vous revenez depuis peupler mes cauchemars
vous avancez en écartant les roseaux
vous tendez vers moi vos membres décharnés
gonflés par les eaux
vous tendez vos mains et c'est toujours alors
toujours que
je vous tue*

à nouveau

*tuer les morts vous tuer encore vous mes victimes
puisque c'est la seule voie puisque je vous ai déjà
tués
puisque bientôt vous me tuerez*

Le colonel arrive un matin froid et ce jour-là il commence à pleuvoir. C'est cette époque de l'année où l'univers se fond en monochrome. Gris le ciel bas, gris les hommes, grises la Ville et les ruines, gris le grand fleuve à la course lente. Le colonel arrive un matin et semble émerger de la brume, il est lui-même si gris qu'on croirait un amas de particules décolorées, de cendres, comme s'il avait été enfanté par ce monde privé de soleil. On dirait un fantôme, pense le planton de garde en le voyant descendre de la jeep. Et l'ordonnance se met au garde-à-vous et se dit que le colonel ressemble à ces hommes qui n'ont plus de lumière au fond des yeux et qu'il croise parfois depuis qu'il est à la guerre. Seul son béret rouge rappelle que les couleurs n'ont pas disparu.

La grande maison réquisitionnée qui sert désormais de centre de commandement et d'habitation pour les gradés se dresse en haut de la colline. C'est un ancien palais, du temps de l'ancien dictateur, sous l'ancien régime. On y reconnaît le goût pour ce qui brille du plafond au sol, le marbre les dorures les colonnes qui se voudraient ioniques des sièges immenses au capitonnage dur

comme du béton utilisés pour des réceptions où ils assurent un inconfort durable aux invités qui, selon l'étiquette, ne doivent rien en laisser paraître. Et dans une niche du hall d'entrée, le buste décapité – puisqu'on ne pouvait pas le déplacer et qu'il était à l'effigie de l'ancien dictateur, celui-là même qu'à l'époque du buste personne n'appelait *dictateur*.

Le colonel hésite sur le seuil du Palais. Est-il déjà venu ici ? Il a servi loyalement l'ancien régime, il a connu d'éphémères honneurs dans des lieux semblables, à l'époque où les bustes étaient intacts dans toutes les niches de tous les palais du pays. Il hésite, comme s'il répugnait à souiller le marbre de ses chaussures gorgées de boue liquide, presque crémeuse, cette boue glissante et claire dans laquelle patauge le monde, dehors. Peut-être un reste de timidité (de déférence ?) à l'égard de l'ancien dictateur auquel il fut loyal en son temps, comme beaucoup ici, même si tous font mine de l'ignorer et s'emploient à ne jamais parler de cette époque. Puis il carre les épaules, *reprends-toi !*, et suit l'ordonnance jusque dans le grand bureau où siège le général en charge des troupes du nord et de la Reconquête.

Trônant derrière sa large table d'acajou, le général est occupé à se couper les poils du nez à l'aide de petits ciseaux argentés et d'un miroir à main, et le colonel pense furtivement que ce miroir de dame provient peut-être d'une chambre

à coucher de ce même Palais, une relique des puissants de l'ancien régime.

Il frappe le sol du talon droit et porte sa main à son béret, ainsi que l'exige le garde-à-vous, et le général repose à contrecœur ses ciseaux argentés pour dévisager le visiteur. Le colonel lui paraît *grisé*, comme manquant de substance, comme si ses contours étaient floutés. Ce genre d'observation est peu orthodoxe pour un militaire, surtout un général en charge des troupes du nord et de la Reconquête, aussi l'écarte-t-il avec un reniflement qui fait remonter dans sa narine de petits poils coupés.

Quelque chose dans l'homme debout en face de lui gêne le général, lui inspire un sentiment étrange, une sorte d'appréhension. Il ne l'admettra jamais mais il est heureux qu'il y ait entre eux la distance des uniformes et des grades, de la hiérarchie, et même ce large bureau d'acajou ciré qui, se figure-t-il, forme une sorte de bouclier devant sa proéminente personne.

Sans un mot, le colonel lui tend son ordre de mission dont l'en-tête s'orne d'un bel aigle doré. Le général abaisse ses sourcils touffus sur le papier ivoire, parcourt les lignes officielles, toute l'autorité de la Capitale à l'encre noire, il émet un petit grognement, peut-être veut-il signifier qu'il a enregistré l'information, ou alors une façon d'indiquer qu'on l'a dérangé pour pas grand-chose.

D'ailleurs le général n'a pas grand-chose à dire, l'homme gris va diriger la Section spéciale, d'accord, il prend note, il se sent vaguement obligé de prononcer quelques mots, ne serait-ce que parce qu'il est le chef, donner son assentiment (même si l'ordre de mission ivoire de la Capitale se passe de son assentiment), il finit par dire La Section spéciale, très bien, il y a beaucoup à faire. Et le colonel, qui se tient toujours devant le bureau, qui n'a pas bougé, hoche la tête. Le général redresse le nez, il attend une réponse, quelque chose de réglementaire, alors le colonel dit Oui mon général parce qu'il n'a que ça à dire, mais déjà il semble absent, comme rentré en lui-même ou parti très loin dans une contrée que le général devine (sans toutefois formuler clairement cette pensée) sombre et peuplée de fantômes, et il n'a soudain qu'une envie, que cet homme étrange et gris sorte du grand bureau, et il le congédie d'un geste, le remettant aux mains de l'ordonnance qui attend dans l'antichambre.

Et quand le colonel est sorti de la pièce, le général a l'impression de reprendre sa respiration, comme si, pendant les minutes écoulées, il avait sans le savoir retenu son souffle pour ne pas aspirer les cendres portées par le nouveau venu, il lui semble que sa poitrine est plus légère et il secoue la tête comme pour chasser les particules monochromes abandonnées par le colonel. Puis il renifle fortement et reprend les ciseaux argentés.

Dans le gris du dehors, le colonel patauge derrière l'ordonnance qui le conduit aux logements des officiers, une autre maison réquisitionnée, un autre vestige de l'ancien régime, mais plus modeste, sans marbre ni colonnes. En s'avancant sur la colline, il jette un regard à droite, en contrebas, sur la Ville, *sur ce qu'il en reste*, et c'est comme si ce n'était plus une ville mais quelque chose d'autre, un magma, un amas de matière qui formait autrefois, il y a une éternité ou quelques heures, des boulevards, des rues, des maisons où les gens vivaient mangeaient dormaient se disputaient faisaient l'amour et mouraient. Le dernier verbe seul reste d'actualité ces temps-ci, pense le colonel.

L'ordonnance le conduit dans sa chambre. La pièce est nue, dans le coin un sommier de métal, un mince matelas roulé par-dessus. Les vitres ont une épaisseur particulière, comme si elles étaient faites de plusieurs couches de verre qui finissent par déformer toute lumière, toute image provenant du dehors, baignant les pièces d'une atmosphère de bocal, quelque chose d'irisé et opaque à la fois, la sensation de voir le monde à travers une flaque d'essence.

Le colonel s'en moque, il est soulagé, il sera seul dans la pièce, au fond c'est tout ce qui importe. Il ne dit rien, parcourt les lieux du regard mais il n'y a pas grand-chose à parcourir alors l'ordonnance, mal à l'aise (lui aussi

mal à l'aise), s'éclaircit la gorge dans un bruit de papier de verre. Il cherche des mots face à ce colonel trop silencieux trop distant, une phrase pour meubler, il dit d'un ton presque d'excuse que malheureusement, avec les bruits de la Reconquête, il n'est parfois pas facile de dormir.

Je ne dors pas, répond le colonel.

*Ô vous mes martyrs qui hantez mes ténèbres
puisque je dois m'adresser à vous
par lequel d'entre vous commencer ?
Je redoute la nuit comme la proie le chasseur
chaque soir je me tourne vers le soleil
dans l'espoir que ce soir-là il ne tombe pas*

à l'horizon

*il est le seul qui vous tienne à distance
vous mes martyrs mes bourreaux
vous mon tourment
mais chaque soir il tombe
il tombe il disparaît et alors vous prenez vie
dans mes yeux
derrière mes paupières serrées*

de toutes mes forces

*vous apparaissez vous vous dressez dans le noir
de ma chambre
et je vous vois de derrière*

mes paupières serrées

*qui d'entre vous viendra me tourmenter cette nuit ?
toi, l'Homme-poisson
le premier
le premier homme que j'ai fait poisson
dans cette eau
empoisonnée
dans cette eau devenue mort
toi, l'homme dont j'ai oublié le nom
mais pas la vision du corps défait
désarticulé
un corps quand il n'est plus un corps
ça ne ressemble plus à rien
ça en devient presque
ridicule
grotesque
un corps qui n'est plus un corps savez-vous
il faut un effort pour se rappeler que ce fut
un être humain
une personne
avec des sentiments
des rêves
des
drames
une peau qui était une peau et non

une longue écorchure

plaie à vif plaie à sang
difficile à croire ce qu'un homme peut souffrir
vous ne le croiriez pas
ce qu'il peut endurer de douleur*

de souffrance d'horreur de

déchirures

*je ne le croyais pas non plus maintenant je le crois
je le sais je l'ai vu
de première main
de premier œil
de première main qui guide la main du bourreau du
tortionnaire ou
qui
parfois prend les choses en main
on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même
cela s'applique aussi à la torture
à l'art de l'interrogatoire
briser un homme
le torturer
le rendre fou
le défaire de son corps
de sa peau
de ses membres
de ses dents
de ses ongles
c'est un art savez-vous
je suis moi resté simple artisan mais j'ai connu
des esthètes
de ce processus
qui coupent en musique
qui ne vomissent pas le soir
dont les yeux brillent quand ils arrachent
d'autres yeux
j'en ai connu mais je n'en fus pas*

*simple artisan jamais esthète
même si pour toi l'Homme au corps désarticulé*

défait déconstruit

au fond

ça n'a pas changé grand-chose

*et c'est toi maintenant qui me tortures
et qui me brises
chaque nuit
chaque soir
toi et tes semblables mes victimes vous avez
cela en commun
même si tous ne sont pas morts
de la même façon
j'ai un répertoire fourni
le carnet noir de mon âme
que voulez-vous
demandez
quelle mort quelle victime
à qui dois-je m'adresser en premier*

Depuis son arrivée au quartier général, en surplomb de la Ville qui n'en est plus une, le colonel écoute chaque soir les bruits de la Reconquête. Chaque nuit, dans ce temps suspendu qui précède ses cauchemars (mais ce ne sont pas des cauchemars puisqu'il est éveillé) il prête l'oreille au fracas de la destruction. Ça fait un bruit terrible, ça siffle ça explose ça frappe ça crisse ça dévaste ça décombe. Et il en est presque reconnaissant à ce vacarme qui remplit la chambre un instant au moins, avant l'arrivée des *autres*, qui semble parfois ralentir leur approche, comme si le grand bruit de la mort dehors emplissait tellement l'espace qu'il ne laissait plus de place aux *autres*, pendant un temps trop bref du moins, comme s'ils restaient sur le seuil en attendant on ne sait quoi, un moment de répit dans le vacarme et alors ils apparaissent et le colonel jurerait les entendre expliquer Nous sommes en retard, nous avons été retenus.

Le colonel a oublié le moment exact où il a cessé de dormir. Après quel mort, quel *interrogatoire*, quelle bataille, quel corps qui n'en était plus un. C'est venu peu à peu, lui semble-t-il.

Quand il fait un effort et regarde en arrière (mais cela lui est de plus en plus difficile) il se souvient de son enfance, de sa jeunesse, de ces sommeils foudroyants qui n'étaient pas un combat et qui le saisissaient, l'emportaient, le défaisaient de son corps, oui c'est cela, cette sensation d'échapper quelques heures à son corps à sa vie, à *soi*, et l'emportaient au loin puis le ramenaient quelques heures plus tard sur la rive comme déposé par une vague et il se souvient encore de cette sensation de coton qu'il éprouvait au réveil et qu'il n'a plus ressentie depuis de longues années.

Au début, le sommeil s'est seulement fait lent à venir, comme l'ennemi qu'on attend dans la plaine et qui n'apparaît pas, comme l'ami absent au rendez-vous. Mais à cette époque – le colonel date ça vers la fin de l'ancien régime – il finissait par s'assoupir, souvent à l'aube, il se tournait et se retournait dans le lit devenu trop tiède poisseux jusqu'à apercevoir à l'est, par la fenêtre, la première lueur de l'aurore et alors il avait la sensation qu'un poids dans sa poitrine se relâchait, comme si le lynx féroce lynx de métal et de velours assis sur son cœur et ses poumons se relevait et s'en allait de ses pattes feutrées, et les yeux fixés sur la lumière rosée il finissait par fermer les yeux et pour quelques heures, parfois seulement quelques minutes, il s'échappait de son corps, il accédait à l'oubli bienheureux du dormeur.

Quand il a tout à fait cessé de dormir il s'est inquiété. Il a pensé qu'il allait mourir. Un homme qui ne dort pas ça ne s'est jamais vu, ça n'existe pas. Et puis il n'est pas mort. Est-ce alors qu'il a commencé à changer? À rentrer en lui-même, se sentir seul au milieu des autres hors du groupe même quand il est au centre, et ça rend (*le travail*) beaucoup plus difficile parce qu'après tout faire (*ça*) à plusieurs ce n'est pas pareil, il y a ce sentiment presque organique de remplir son devoir, chacun est comme un garde-fou pour l'autre un garde-fou contre le doute et les questions, un esprit de corps face aux corps suppliciés. Le colonel a cessé de se sentir partie du groupe et de plaisanter avec les autres – de plaisanter un peu trop gras, un peu trop faux pour que ce soit vraiment sincère, mais enfin il faut bien dissiper le léger malaise qui existe qu'on le veuille ou non, se donner du cœur à l'ouvrage.

Mais il n'est pas mort. Il n'est pas mort et il en a été presque déçu. Ses martyrs ses bourreaux ne le laissent pas s'en tirer aussi facilement, après tout la mort en elle-même ne dure qu'un instant une infime seconde où elle monte dans le corps et chasse la vie et la vie s'échappe mais ce qui est long ce qui est interminable c'est tout ce qui précède c'est la torture comme il le sait lui-même puisqu'il existe un art qui consiste à *ne pas faire mourir trop tôt*, puisqu'une fois qu'on est mort tout s'arrête, puisqu'on ne peut plus faire souffrir un cadavre.

Il a bien compris son châtement, cette peine à perpétuité prononcée par ses martyrs qui lui refusent l'amnésie même provisoire même de quelques heures seulement. Toujours il doit se rappeler et voir devant lui ceux qu'il a tués ceux qu'il continue à tuer car depuis son arrivée dans la Ville il poursuit sa tâche, que peut-il faire d'autre, il se dit qu'il ne sait faire que cela (était-ce inscrit dans sa destinée) alors il continue chaque matin après sa nuit sans sommeil il s'habille il met son uniforme son béret rouge il prend sa sacoche et il sort dans le gris du dehors où l'attend l'ordonnance à côté de la jeep dont le moteur tourne déjà parce qu'il n'y a pas de temps à perdre il y a du pain sur la planche.